

vito marinese

**POUR
UN
PARTI
DE LA
FETE**

hic&nunc

Couverture : Christophe Hamery
Tous droits réservés © Les Editions Hic et Nunc, 2022
88 rue de la villette, 75019 Paris
ISBN 978-2-493989-00-0

L'urgence est à la fête

Pour ralentir enfin

Pour arrêter d'épuiser la planète

Pour cesser de nous épuiser nous-mêmes

Pour nous retrouver, nous rencontrer et créer des liens

Pour pratiquer l'activité collective qui s'oppose le plus sûrement à la guerre

Pour résister aux puissances de l'argent qui nous préféreraient tristes et frustré.e.s

Pour envoyer balader tous ceux qui voudraient nous faire croire qu'il faudrait passer sa vie à la gagner

Pour faire un bras d'honneur au capitalisme

Pour le faire joyeusement surtout

Pour lutter contre nous-mêmes aussi, sortir de notre zone de confort et affronter nos rêves

Pour exulter sur les places publiques, pour danser dans la rue

Pour faire ensemble quelque chose de concret qui donne du sens à nos vies

Pour faire nombre, créer une dynamique collective qui ne dépende que de nous.

Pour toutes ces raisons et plus encore...

Fêtard.e.s de tous les pays, unissons-nous !

**DE L'URGENCE DES UTOPIES EN GENERAL
DE L'UTOPIE FESTIVE EN PARTICULIER
OU
« PARCE QUE LE MONDE PART EN VRILLE »**

-Une urgence, vraiment ? Lancé à pleine vitesse comme un train fou, notre monde fonce droit dans le mur : réchauffement climatique, effondrement de la biodiversité, pollution de l'air, des terres et des mers, épuisement des ressources naturelles, explosion des inégalités, montée des pulsions nationalistes et des tensions internationales... c'est la chute de notre civilisation qui nous attend au tournant et l'urgence serait de faire la fête ?!

-Et pourtant... Si le monde part en vrille, s'il est détruit jour après jour, c'est au nom de la croissance, au nom des emplois qu'elle permet de créer, au nom d'une certaine conception du progrès qui permettrait à chaque humain (ou presque...) de posséder un smartphone et le dernier jean à la mode, au nom d'un système dont nous faisons partie, un système qui se nourrit de nos aveuglements, de nos frustrations, de nos désirs futiles. Si les multinationales ont pris le pouvoir partout, sur tout, sur nous, si les gouvernants parfois élus du peuple laissent faire, c'est aussi parce que nous avons tacitement consenti – certains plus que d'autres – à ce que le confort l'emporte sur les libertés, à ce que le travail prenne le pas sur nos vies, à ce que la compétition l'emporte sur la coopération, à ce que la consommation devienne le moyen illusoire de combler le vide de nos existences. Si le monde part en vrille, c'est parce que nous acceptons de gâ-

cher nos vies à les gagner, guidés par le mirage d'une réussite sociale au détriment de l'essentiel¹ : nous, les autres et tout ce qui contribue à nous relier. Les réflexions de Paul Lafargue dans *Le droit à la paresse*, ouvrage publié en 1880, sonnent toujours tellement juste : « *le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et décupler leurs forces mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices.* »². Ce monde tourne trop vite, autour de la croissance à tout prix, au profit de quelques-uns et c'est nous qui ramons.

Si le monde part en vrille, c'est parce que le capitalisme poursuit son œuvre : nous diviser pour mieux régner. A la dichotomie classique des bourgeois d'un côté et des prolétaires de l'autre, s'est substitué un véritable millefeuille social où l'on envie les uns et où l'on se méfie des autres. La résilience de ce système au fil des siècles et au gré des évolutions sociales tient à sa capacité à susciter entre nous la compétition, la jalousie et la peur, parfois jusqu'à la détestation. Sa stratégie ? Brouiller la frontière entre les privilégiés et les exploités en montant ces derniers les uns contre les autres ! De là à imaginer que l'antidote idéal serait un moyen de nous rassembler...

Si le monde part en vrille, c'est que nous avons oublié que la réalité dépend de notre capacité à rêver... à rêver le monde autant que nos vies. Depuis la chute de l'URSS, sur

¹ Sur cette obsession de la réussite sociale et son antidote : le « refus de parvenir », Corinne Morel-Darleux, *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, Libertalia, 2019.

² Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, Henry Oriol éditeur, 1883.

l'air monotone d'une prétendue « fin de l'histoire »³, c'est le même refrain qui se répète encore et encore : le capitalisme serait indépassable, incontournable, irremplaçable. Discréditées et ravalées au rang de projets irréalistes, les utopies auraient fait faillite alors même qu'elles furent dans l'histoire humaine les moteurs de tous les progrès sociaux : congés payés, retraite, sécurité sociale etc... Les utopies auraient fait faillite, et pourtant les utopistes sont toujours debout, persistant à inspirer le meilleur dans un monde en dérive, chargés d'idéaux permettant d'insuffler du sens, de nous ré-humaniser, avec en vue un horizon commun pour avancer ensemble.

Si le monde part en vrille, c'est que nous avons perdu de vue les moyens de résister chacun à notre niveau et de partager du rêve collectivement. Face à l'éclatement social, savamment entretenu par les pouvoirs en place, il n'y a pas d'urgence plus grande que de nous retrouver pour faire front ensemble. Plus que jamais, dans l'espoir un peu dingue mais tellement vital de faire dérailler le train dans lequel nous sommes embarqués, nous avons besoin de nouvelles utopies, pourvu qu'elles soient concrètes et accessibles, c'est-à-dire que chacun d'entre nous puisse en actionner les leviers.

Le monde part en vrille. Soit ! Raison de plus pour en revenir à l'essentiel. Et alors, pourquoi pas la fête ? Parce qu'elle nous donne l'occasion de faire une pause, qu'elle permet au monde de ralentir sa course en offrant à chacun d'entre nous la possibilité de savourer le moment présent. Parce qu'à travers la fête, il s'agit de défendre notre temps de vivre, de se

³ Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1992.

rencontrer, de s'aimer, de jouer, de danser, de trinquer, notre plaisir d'être improductifs, d'être joyeusement égaux et dignes. Parce qu'elle s'oppose à la productivité, à la compétition. Parce que la fête nous permet d'échapper à cette fatalité du chacun pour soi, parce qu'elle nous rassemble et nous donne la chance de prendre conscience d'une vérité imparable : nos intérêts communs sont tellement plus grands. Parce que la fête nous réunit par-delà nos différences, nos origines, nos nationalités, nos âges, nos cultures ! Parce qu'elle place au centre ce qu'il y a de plus important : nous, les autres, nos rencontres, l'amitié, l'amour, la bouffe, la danse, la musique, l'ivresse de la vie, la vie tout court. Parce que la fête constitue un but à atteindre autant que le moyen d'y parvenir ; un combat pour nous-mêmes et par nous-mêmes. Voilà pourquoi la fête constitue un véritable enjeu civilisationnel : parce qu'elle permet de replacer au cœur de nos convictions politiques la certitude que nous sommes ici pour profiter de la vie.

**DU SENS DE LA FETE
ET DES « FETES » DE LA CONSOMMATION
OU
« FAUT-IL CRAMER LES CARRES VIP ? »**

*-Ne pas confondre ! Il y a fête et fête... Jamais la liberté de faire la fête n'a été si menacée ; jamais il n'a été aussi urgent de l'exercer comme moyen de résistance. Mais il ne faut pas confondre ! Il y a « fête » et « fête ». Ici encore, le capitalisme polymorphe prend les habits festifs du divertissement et travestit l'esprit de la fête à travers ses « fêtes de la consommation ». Lorsque ce n'est pas Noël et sa farandole de cadeaux destinés à doper le PIB et donc enrichir les plus riches en appauvrissant tous les autres, c'est encore la Saint Valentin, Halloween ou tout simplement le festival des soldes dans les magasins. La fête est partout dans *la société de l'argent roi* et donc elle n'est nulle part, diluée, vaporisée à tous les étages de nos vies sociales, à l'état gazeux... Elle se vend, elle se consomme et c'est son sens même qui se perd.*

S'il est impossible de définir la fête, au moins est-il possible de dire ce qu'elle n'est pas. Dans le parfait prolongement des centres commerciaux devenus temples de la très sainte consommation, dans l'esprit des réseaux sociaux où chaque parcelle de nos vies privées est monétisée, suivant la même logique que les écoles et les entreprises où la compétition fait rage, des lieux prospèrent en usurpant l'idée de fête. Pour y entrer, il faut payer et parfois payer ne suffit pas : il faut montrer *patte blanche*, faire l'objet d'une sélection afin que le « gratin », la « crème de la crème » ne soit pas mêlée

au commun des mortels. En parfaite symbiose avec le modèle social dominant, rien n'y importe plus que de paraître, de se distinguer par son rang pour dominer tous les autres, qui loin d'en être révoltés, y trouvent pour certains la motivation d'écraser leurs prochains pour se frayer, à leur tour, un chemin vers le sommet⁴. Tous s'y nourrissent de l'illusion qu'ils s'amusent, leur degré de satisfaction étant strictement proportionné à la somme d'argent qu'ils auront dépensé et au nombre de « like » qu'ils auront récolté.

S'il est impossible de définir la fête, au moins faut-il oser dessiner quelques pistes en énumérant les critères de notre *idéal type* festif : spontanéité, gratuité et ouverture. La spontanéité, qui a toujours sa place y compris dans les fêtes programmées pourvu que l'on s'autorise la liberté d'improviser, de rompre avec le prévisible pour mieux se découvrir vivant. La gratuité, parce que le seul profit de la fête sera celui que chacun pourra tirer d'une expérience partagée. Aux antipodes des mœurs consuméristes, la fête est non seulement le terrain de la gratuité mais plus encore celui du partage, qu'il s'agisse de boire, de manger, de danser, de chanter ou de jouer. L'ouverture enfin, parce que toute sélection appauvrit et nous prive des plaisirs de l'altérité, de la découverte de l'inconnu, de l'étranger. Or, la fête a le pouvoir d'abolir les frontières sociales ou générationnelles et de nous replacer tous à notre rang, celui d'égaux. Car la fête est égalitaire ou elle n'est pas. L'égalité n'est pas un critère de la fête, elle est son essence même. Riches, pauvres, grands, petits, jeunes ou vieux, elle est le cadre où seule compte la

⁴ Sur ce mécanisme d'identification illusoire aux puissants et aux riches, voir Mona Chollet, *Rêves de droite. Défaire l'imaginaire Sarkozyste*, Zone, 2008.

capacité des uns et des autres à prendre du plaisir... Elle est ce théâtre, cette création collective où chacun a son rôle à jouer.

Ne pas confondre donc, il y a fête et fête. Le philosophe Michel Foessel l'exprime avec des mots bien choisis : « Il est possible de privilégier une autre figure de la fête, plus informelle, où il n'y a pas de centre et à laquelle les individus participent plutôt qu'ils ne contemplent. C'est le modèle de la fête défini par Rousseau dans la « Lettre à d'Alembert sur les spectacles », et qu'il oppose justement au théâtre où il y a une salle et une scène et où les spectateurs ne deviennent jamais les acteurs de la pièce. Ce genre de fête un peu plus improvisée me semble davantage correspondre à la démocratie. Car il existe un lien intime entre la fête et la politique : la première est une expérience de l'égalité où les rôles ne sont pas fixés à l'avance et où l'exubérance cesse d'être perçue comme un vice. On cherche certainement dans la fête une occasion de mettre en suspens la logique du jugement social et la soumission aux hiérarchies économiques. Cela explique, selon moi, pourquoi les fêtes qui reproduisent et renforcent ces hiérarchies ne sont que des simulacres où l'ennui l'emporte sur la joie. »⁵.

S'il est impossible de définir la fête, au moins peut-on affirmer qu'elle est partout où l'on trouve l'occasion d'être nous-mêmes, de suspendre le temps pour s'engouffrer dans la parenthèse qu'elle permet d'ouvrir dans nos vies quotidiennes : « Les fêtes (...) opposent en effet une explosion intermittente à une terne continuité, une frénésie exaltante à la répétition quotidienne des mêmes préoccupations matérielles, le souffle puissant de l'effervescence commune aux

⁵ Michaël Foessel, Entretien, *Philosophie magazine*, 2020.

calmes travaux où chacun s'affaire à l'écart, la concentration de la société à sa dispersion, la fièvre de ses instants culminants au tranquille labeur des phases atones de son existence »⁶. La fête est là chaque fois qu'elle nous inspire d'abandonner nos peurs, de se satisfaire de peu en allant vers l'essentiel. Elle se niche plus volontiers dans les bals populaires, les concerts gratuits sur la place publique ou dans les parcs, tous ces espaces publics ouverts à tous. Mais elle se love aussi bien, de jour comme de nuit, dans nos soirées improvisées, nos repas joyeux, nos discussions animées, nos rencontres imprévues même dans les transports en commun, chaque fois que nous nous laissons aller à faire un pas de côté pour sortir de l'ordinaire.

⁶ R. Caillois, *L'homme et le sacré*, Edition augmentée de trois appendices sur le sexe, le jeu, la guerre dans leur rapport avec le sacré, Paris, Gallimard, « idées », 1950. pp. 125-126.

**DU BONHEUR DE TOUS ET DE LA DIGNITE
DU DROIT A LA FETE
ET DE TOUS LES AUTRES DROITS QUI EN DECOULENT**

En pleine perte collective de repère, c'est une boussole qu'il nous faut. Obnubilés par la croissance et le pouvoir d'achat, les représentants du peuple semblent avoir oublié que notre Loi fondamentale fait du « *bonheur de tous* » l'objectif ultime à poursuivre lorsque l'on prétend gouverner. Pour ceux qui en douteraient, c'est écrit en toute lettre dans la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789. Il ne s'agit nullement de promettre le bonheur à tout le monde, mais plutôt d'affirmer que chacun doit pouvoir y accéder, s'il en a envie, donc que les conditions sociales de ce bonheur soient réunies ! En voilà un idéal qui devrait nous donner envie de nous battre : *le pouvoir d'être heureux*. Or, la condition première du bonheur de tous est le respect de tous nos droits fondamentaux et pas seulement celui du droit de propriété et de la liberté d'entreprendre, car il est clair qu'aujourd'hui certains droits et certaines libertés sont mieux protégés que les autres. Sont trop souvent oubliés et négligés nos droits sociaux fondamentaux proclamés par le Préambule de la Constitution de 1946⁷ et singulièrement les alinéas qui prévoient que la Nation « *assure à l'individu et à la famille les conditions nécessaires à leur développement* » et qu'elle « *garantit à tous [...] la protection de la santé, la sécurité matérielle, le repos et les loisirs* ». Tout un programme ! On trouve ici rassemblés le droit d'avoir du

⁷ Ce texte fait partie intégrante de notre bloc de constitutionnalité, tout comme la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789.

temps libre, de bénéficier d'une sécurité sociale et encore de s'amuser.

Si le bonheur collectif était notre boussole, la fête devrait être érigée en moyen idéal pour cheminer dans la bonne direction, sans se prendre les pieds dans le tapis. Car la fête est exigeante en droits et en libertés : elle ne requiert pas seulement du temps libre, des espaces publics et l'accès à la culture mais surtout un climat social propice, une certaine tranquillité d'esprit collective, un environnement sain. Or, un tel contexte n'est possible que si chacun dispose de l'essentiel pour vivre - mieux qu'un revenu de base ! - : la certitude de disposer d'un toit, des moyens de notre subsistance et de la liberté de mener la vie de son choix : étudier, travailler, créer, reprendre ses études, ne rien faire... Avant nous, le peuple s'est battu pour la consécration de ces droits mais force est de constater qu'il nous reste encore à lutter pour leur concrétisation. Alors que l'obsession du « pouvoir d'achat » déborde les clivages politiques, les forces de gauche seraient mieux inspirées de renouer avec la revendication pour l'effectivité de nos droits.... parce que tous ces droits conditionnent fondamentalement notre dignité.

Quel rapport avec la fête ? Qu'est-ce que le droit de vivre dignement si ce n'est celui de pouvoir vivre joyeusement ? C'est bien de dignité dont il s'agit, puisque riches et pauvres sont égaux face à la fête comme ils le sont face à la mort. Dignité parce que, les plus défavorisés ne sont pas les moins adroits et peut-être d'une plus grande capacité à s'amuser, précisément parce qu'ils ont plus à cœur de partager et aussi tellement moins à perdre. A la « blasitude » et l'ennui des

ultra-riches répond crânement la capacité des classes populaires à partager le peu qui leur reste dans des fêtes qui n'ont rien à envier à la *jet set*. Quelle terrible défaite des classes prétendument « dominantes » ! Voilà peut-être la raison – plus ou moins consciente – pour laquelle la fête est l'objet des attaques perfides du système capitaliste : dernière bataille mortifère avant de nous réduire tout à fait à l'état d'esclaves. Chaque jour un peu plus prisonniers du travail, écrasés sous les injonctions à la performance, pris à la gorge par des crédits ou des découverts, pressurisés de toutes parts, épuisés par une vie dont la meilleure partie se réduit à peau de chagrin, certains en arrivent au point de perdre jusqu'à l'envie de faire la fête. Comment pourrait-il en être autrement alors que nos vies passées à trimer ne suffisent pas à nous mettre à l'abri de l'insécurité sociale, que la fatigue tend parfois à l'emporter et qu'il y a de moins en moins d'alternative culturelle à la soirée devant une série ou film ? Difficile de se détendre, de profiter de son temps libre quand la pression est constante et de plus en plus insupportable à mesure que l'on descend les barreaux de l'échelle sociale, sans parler du sort réservé aux étrangers. A force d'assauts incessants contre les plus précaires, la chasse aux chômeurs, le rabotage de l'intermittence et la menace pour tous les autres de perdre un peu du confort chèrement acquis, le système capitaliste cherche à nous priver de notre dignité : ce pouvoir d'être plus riches que les plus fortunés en jouissant tellement plus de nos vies. C'est le peuple finalement que l'on empêche d'offrir ce qu'il a de plus précieux et c'est la société toute entière qui souffre de se refuser à en profiter.

Notre bonheur collectif dépend ainsi fondamentalement du respect de nos droits : droit à la sécurité sociale, droit au repos, droit à la culture, droit à la santé, droit à un environnement sain. Et tous ces droits sont interdépendants : il suffit que l'un d'eux soit attaqué pour que les autres s'en trouvent amoindris. Voilà pourquoi, au nom de la dignité et de tous nos autres droits fondamentaux, nous devons revendiquer non seulement la « liberté de faire la fête » mais également la consécration du « droit à la fête ». Cela n'en ferait nullement un droit plus important que les autres mais plutôt un droit qui donne leurs saveurs à tous les autres. Car enfin, c'est lorsque sont respectés nos droits les plus élémentaires, ceux dont dépend notre dignité, que notre capacité à faire la fête se déploie et avec elle tout son potentiel, c'est-à-dire loin des exutoires du week-end où le repli sur soi s'impose face à la rencontre, où la défonce prend le pas sur l'ivresse, où la consommation écrase l'essentiel. Alors peut-être que travailler sera moins pénible parce que ce sera un choix. Alors nous pourrons sereinement consacrer plus de temps aux autres, nos proches, nos engagements, nos passions. Alors, nous pourrons faire la fête et jouir du sens profond de la liberté : non pas notre capacité à aller ici ou faire cela, mais notre pouvoir d'être nous-mêmes. Alors enfin, nous pourrons vivre pleinement notre nature festive car l'humain est fondamentalement un animal festif.

LA FETE COMME CARREFOUR DES UTOPIES DU TEMPS LIBRE, DES ESPACES OUVERTS ET UNE AMBIANCE FESTIVE GENERALE

Aux antipodes d'un projet nihiliste, l'utopie festive porte un projet de civilisation qui fait du *bien-être collectif* sa principale unité de mesure. Ses objectifs sont liés à notre épanouissement. Elle se moque de la croissance du PIB mais se préoccupe de nos besoins essentiels. Elle interroge l'organisation sociale pour identifier tout ce qui favorise nos rencontres, le partage, la convivialité et la solidarité. Elle lutte contre tout ce qui nous dresse les uns contre les autres. Elle paramètre les politiques publiques en cohérence au regard d'une seule finalité : comment organiser la société pour nous permettre de profiter pleinement de nos existences ? Cet idéal festif s'offre à cet égard comme possible carrefour des utopies, c'est-à-dire comme élément fédérateur, point de convergence de nos revendications les plus légitimes : l'utopie du temps libre, des espaces ouverts et celle de l'ambiance festive générale.

L'utopie du temps libre. Nous voulons plus de temps pour vivre, pas seulement pour se reposer, récupérer et « reconstituer notre force de travail », pas seulement pour consommer à tout va ; nous voulons du temps pour jouir. Pour Marx, « *c'est au-delà [de la sphère de la production matérielle] que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté. [...]* La

réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération »⁸. Bien sûr, il nous faut travailler moins. Ceux qui prétendent le contraire sont des idiots (incapables de comprendre qu'une croissance infinie est impossible dans un monde fini) ou des cyniques (qui se moquent des conséquences du productivisme effréné et de la valeur de nos vies). Ne laissons au travail que la stricte place qu'il mérite : une nécessité pour produire ce qui est réellement utile à nos vies.

Mais au-delà, l'urgence est de nous libérer du temps marchand. Car, s'il est vrai que nous disposons de plus de temps libre aujourd'hui, il n'est pas moins faux que ce temps libéré est prisonnier des structures sociales qui nous cantonnent à nos rôles prédéfinis de travailleurs/consommateurs. Ce carcan productiviste, en nous isolant toujours un peu plus les uns des autres, nous fragilise collectivement, parce que tendent corrélativement à diminuer jusqu'à disparaître les temps de l'engagement et de l'implication sociale. Ce temps libre passé dans les associations ou syndicats au nom des causes qui nous tiennent à cœur, sans oublier les relations de voisinage, est avant tout un levier de résistance sans lequel nos droits sociaux régressent inexorablement, sans lequel la démocratie demeure à l'état de promesse. Ce « temps militant » permet du même coup de tisser des liens entre les gens et si la fête n'est pas toujours le mode de fonctionnement de ces structures sociales, force est de se réjouir qu'elle s'en trouve favorisée précisément en raison des connexions que ces collectifs permettent de créer. Il en va de même des « temps créatifs » qui nous offrent l'occasion de développer

⁸. K. Marx, *Le capital*, cité par Manuel Rolland, « Réduire le temps de travail : l'évidence abandonnée », *CQFD*, 29 décembre 2021.

et de partager nos talents : atelier d'écriture, bœufs, jam session etc...

La question du temps est enfin celle du rythme de nos existences, aujourd'hui dicté par l'obsession de la performance : tout doit aller vite, tout est chronométré y compris et en particulier le temps passé avec nos proches. L'urgence n'est pas seulement au rééquilibrage de nos temps de vie mais au ralentissement général pour arrêter de courir après nos vies. Car il en faut du temps pour vivre vraiment : si l'on déduit le temps d'étudier et de travailler, le temps passé dans les transports, le temps des tâches domestiques... que nous reste-t-il comme moments pour retrouver nos proches, se poser, ne rien faire, s'engager... ? Toutes ces temporalités sont interconnectées : le temps de travail absorbant l'essentiel⁹, il tend à bouffer les autres et, en bout de chaîne, c'est le temps de la fête, réservé à ceux auxquels il reste un brin d'énergie, qui apparaît aujourd'hui singulièrement menacé.

L'utopie des espaces ouverts. Pour un urbanisme de la convivialité ! Nous voulons des espaces vraiment publics, ouverts à nos envies et fantaisies festives. Une société augmente ou diminue plus ou moins les possibilités de faire la fête selon l'organisation de ses espaces. Aujourd'hui hélas, tout est fait pour favoriser la fluidité des déplacements, la vitesse étant l'étalon de toute mesure. La performance et son diktat toujours et encore : priorité aux grandes infrastructures de transports, à la voiture comme mode principal de déplacement et comme carburant essentiel à la croissance économique. En miroir, l'espace public tend à bannir les

⁹ Sur ce sujet, voir le récent ouvrage de Céline Marty, *Travailler moins pour vivre mieux. Guide pour une philosophie anti-productiviste*, Dunod, 2022.

pauses et arrêts prolongés avec force de stratégies de dissuasion qu'illustrent honteusement un mobilier urbain hostile aux SDF, singulièrement dans le métro. Dans le même esprit, les bars tendent à disparaître¹⁰ au profit des fast-foods et au détriment d'une convivialité accessible aux classes populaires et à la jeunesse. N'oublions pas la gentrification et la spéculation qui repoussent toujours plus loin des classes « laborieuses » dans des cités dortoirs tout en réussissant l'exploit d'anesthésier les quartiers les plus festifs des centres villes.

C'est donc dans la direction exactement opposée qu'il convient de s'engager : celle d'un espace public accueillant où fleurissent les bancs, les arènes, les places et les rues piétonnes comme autant de lieux qui rendent possible la convivialité. Quant aux forêts, prairies, parcs, jardins collectifs et autres coulées vertes, il faut multiplier leur nombre et veiller à laisser sans limite leurs horaires d'ouverture. Enfin, l'espace dédié aux voitures doit être réduit pour laisser place à tous ceux qui veulent se poser, pédaler, jouer, danser, se rencontrer. Utopie concrète typiquement montreuilloise, l'évènement *La voie est libre*¹¹ a permis la fermeture d'une portion d'autoroute pour laisser les habitants de la ville investir cet espace de leurs initiatives culturelles. Ça n'a duré que le temps d'une journée mais la voie était ouverte et le potentiel de la conquête de l'espace public n'a pas fini de se révéler. Rousseau résume cette idée par cette revendication : « *Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête.* »¹²

¹⁰ Selon l'INSEE, l'hexagone comptait 500 000 bistrotts en 1900, 200 000 en 1960 et seulement 39 000 en 2016.

¹¹ Cathy Lamri et Clément Girard, « La Voie est libre, une utopie citoyenne pour transformer l'espace public », *Revue Transports urbains*, 2019/2.

¹² Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à D'Alembert*.

L'utopie de l'ambiance festive générale. Tout est lié. Notre temps de vivre s'évapore, les espaces publics conviviaux s'amenuisent et notre monde s'attriste. L'ambiance générale est un impensé de l'action publique alors qu'elle reflète crûment mais fidèlement les politiques qui sont menées. De l'individualisme, à la compétition dans le travail ou à l'école (merci *Parcours sup !*), tout nous pousse au repli sur soi et c'est la déprime collective qui nous guette. Nos sociétés sont malades et c'est notre santé mentale qui est dangereusement menacée. Drogés au travail, on est aussi complètement accros aux anxiolytiques et autres antidépresseurs : 1 français sur 4 consomme des anxiolytiques, antidépresseurs ou somnifères. Chaque année, 150 millions de boîtes de ces psychotropes sont vendues pour un coût prohibitif pour la sécurité sociale (et pendant ce temps, l'Etat continue à faire la guerre au cannabis...). Société qui marche sur la tête ! D'un côté le système économique et social nous déprime, de l'autre il nous vend des drogues légales pour mieux le supporter. De là à voir un lien entre la morosité de l'ambiance et l'usage excessif de drogues, légales ou non, dans des soirées qui deviennent des défouloirs, des exutoires plus qu'autre chose... Sérotonine, dopamine, endomorphine, sont des substances naturelles que nos cerveaux sont capables de produire eux-mêmes pour peu que le contexte s'y prête. On devrait pouvoir se shooter légalement à l'ambiance générale et puisque le lien entre notre santé physique et notre santé mentale n'est plus à démontrer, ce serait assurément un gain pour l'équilibre des comptes de la sécurité sociale.

A cet égard, les artistes sont en première ligne dans cette bataille contre la morosité ambiante. Voilà ce que la crise de

la Covid-19 a pu nous révéler sous sa lumière crue : ce n'est pas la culture qui a été jugée « non essentielle » mais les artistes eux-mêmes, ceux qui sont en première ligne pour donner un peu plus de sens à nos vies. D'une manière générale, la collectivité a toujours plus à cœur de défendre « la culture », figure abstraite, plutôt que les artistes. Sous couvert de démocratisation de la culture, elle finance surtout les lieux fermés sur eux-mêmes que fréquentent tendanciellement les classes sociales les mieux pourvues qui vont au théâtre, à l'opéra et en concert. Pour tous les autres, ne reste que le « spectacle », la « star-culture » bon marché et abêtissante : quelle meilleure invention que « la société du spectacle »¹³, le divertissement perpétuel et l'abrutissement numérique continu pour maintenir le peuple dans la servitude ? Pour tous ceux-là, il faut que l'art leur tombe – littéralement – dessus ! Si le contexte social passe d'abord et avant tout par notre quotidien, c'est là que les artistes ont leurs meilleurs rôles à jouer, c'est là que nos impôts devraient financer leurs embuscades. Ce n'est pas la culture, mais les artistes qu'il faut démocratiser ! Voilà comment œuvrer en faveur d'une société plus ouverte, tolérante et joyeuse : en nous permettant de croiser des artistes sur les chemins ordinaires de nos vies quotidiennes, d'avoir l'occasion d'être émerveillés sans même l'avoir cherché. Car il n'y a rien de mieux pour réveiller les sens et les consciences que le contact direct avec des artistes : pas les « grandes » stars inaccessibles, non !, ceux de tous les jours, les musiciens de bars, les clowns de la rue, les comédiens du métro, les marionnettistes des places publiques. Vive les festivals

¹³ Impossible ici de ne pas citer l'ouvrage de Guy Debord, *La société du spectacle*, éditions Buchet-Chastel, 1967.

d'arts de rue et leur fédération¹⁴, les carnivals, les batucadas, les fanfares, les chorales, les milongas en plein air et tous les artistes qui vont là où leur public se trouve, qui abolissent les frontières de la scène pour faire de tous les autres des acteurs à part entière, qui inspirent des vocations en réveillant les artistes en nous¹⁵. Ici encore, ce sont les artistes et l'éducation artistique qui méritent d'être défendus alors que l'intermittence est constamment menacée et que les artistes plasticiens n'y ont même pas accès, pas plus que les auteurs d'ailleurs. Voilà où devraient se situer les urgences à agir.

Et puisqu'il est question de l'ambiance générale... la police, on en parle ?! L'obsession sécuritaire procède d'une même logique anti-festive. De l'épisode des gilets jaunes et la terreur des flash-ball à celui de l'épidémie de Covid, et sa répression des mouvements festifs, l'Etat révèle sa vraie nature lorsqu'il s'en prend aux fêtard.e.s. La violence d'Etat est absolument intolérable lorsque des préfets, sous l'autorité du gouvernement, ordonnent aux forces de l'ordre de charger des *teufeurs* pacifistes. Steve Maia Caniço dansait quand il a été précipité dans la Loire, suite à un mouvement de foule provoqué par l'intervention des forces de l'ordre le soir de la fête de la musique de juin 2020. Sournoise la plupart du temps, la répression passe par la dispersion du peuple profitant de l'espace public, par les amendes infligées en cas de tapage nocturne ou les intimidations policières diverses et variées, par les fermetures administratives de lieux de culture, de rencontres et de fête qui sortent du

¹⁴ <https://www.federationartsdelarue.org>

¹⁵ S'il n'est pas possible de leur rendre à tous l'hommage qu'ils méritent, qu'il me soit permis de saluer le Surnatural orchestra, HK et les Saltimbanques, Alma Dili, Télamuré, Zarhzä, La fanfare climatique, Vent de panique...

moule comme *La Comédia* à Montreuil. Que la société en vienne à mobiliser ses forces de l'ordre pour mettre fin à la fête en dit long sur les frustrations qui la traverse et s'y incruste jusqu'à la pourriture. A ce jour, aucune loi ne vient préserver le droit de faire la fête, ne serait-ce qu'une fois par an. Voilà ce à quoi il faudrait pouvoir remédier.

Pour toutes ces raisons, la fête apparaît comme le carrefour des utopies, une boussole qui indique clairement une direction : celle d'un changement de société : anti-productiviste, écologique, démocratique et donc festive.

**DE LA FETE COMME OUTIL DE CONSCIENTISATION
DE LA FETE COMME LEVIER DE MOBILISATION
OU
« LA FETE COMME PARFAIT MOYEN DE RESISTANCE »**

Parce qu'elle nous rassemble sur les places publiques, parce qu'elle nous offre la chance de nous rencontrer, d'échanger, de nous amuser et de comprendre nos intérêts communs, la fête se révèle comme un moyen de mobilisation et de conscientisation du peuple. Un parfait moyen de résistance aussi puisque la force de l'utopie festive réside dans le fait qu'elle dépend fondamentalement de nous, qu'elle nous est accessible et donc qu'elle nous offre le pouvoir de changer la réalité.

Dans l'histoire moderne, la « Fête de la Fédération » le 14 juillet 1790, inspirée par des fêtes civiques spontanées, célèbre la prise de la Bastille et va imprégner la société de l'idéal révolutionnaire en démontrant une chose essentielle : les changements radicaux se conjuguent parfaitement avec les moments festifs. En l'occurrence, c'est la fête qui réunit la Nation autour de cet idéal d'égalité. Elle devient une forme d'expression de la volonté générale : *« L'exaltation de la fête collective a la même structure que la volonté générale du Contrat social. La description de la joie publique nous offre l'aspect lyrique de la volonté générale : c'est l'aspect qu'elle prend en habits du dimanche. »*¹⁶

Depuis lors, combien d'épisodes corroborent cette hypothèse selon laquelle la fête rassemble autour d'idéaux et nous permet de faire avancer nos causes communes ? Le

¹⁶ Nicolas Righi, "Un objet pour tous : la fête", *Le philosophe*, 2002.

mouvement des gilets jaunes bien sûr, cristallisé par ces rassemblements conviviaux sur les ronds-points d'individus découvrant leur proximité sociale – leur précarité – et nouant des liens pour mieux se défendre collectivement¹⁷. C'est en se retrouvant ensemble et en fêtant leur mouvement commun que ces personnes ont découvert leur dignité, celle de citoyens jouant leur rôle dans la démocratie. *Idem* à Madrid, lorsqu'en mai 2011, les indignés de la *Puerta del Sol* ont décidé de lutter contre les expulsions locatives : ils l'ont fait par escouades de joyeux militants unis par les liens sacrés de la fête révolutionnaire qui les avait réunis. Au printemps 2016, le mouvement *Nuit debout* procède d'une même dynamique festive : rompre avec le train-train quotidien en rassemblant des gens pour « refaire le monde » sur la place publique. Il y a eu aussi *Les enfants de Don Quichotte*, *Les indignés*, *Jeudi noir*, *Génération précaire*, *Sauvons les riches*, *Alternatiba* et plus récemment *Extinction Rébellion* et son village militant au cœur de Paris, qui furent autant de mouvements sociaux puisant à la source de la fête et de la convivialité pour défendre des principes et dénoncer des injustices. On peut encore mentionner, toujours dans le désordre, les mouvements de 68, les mobilisations autour de Notre-Dame-Des-Landes, toutes les ZAD, les printemps de peuples dans les années 70, les révolutions de couleur dans les années 2000, les printemps arabes en 2010, qui sont autant de démonstrations que la fête est le meilleur chemin pour une révolution réussie, ce que certains ont pu appeler « *les orgasmes de l'histoire* »¹⁸. Nulle naïveté à l'égard de

¹⁷ Florence Aubenas, « La révolte des ronds-points », *Le Monde* du 15 décembre 2018.

¹⁸ Yves Frémion, François Volny, *Les orgasmes de l'histoire*, Ed. L'atelier du possible, 1980.

ces mouvements révolutionnaires qui ont connu pour certains des épisodes sanglants ; demeure néanmoins ce constat de sociétés en effervescence, ces mobilisations enthousiastes portées par « *cette jouissance goulue de la liberté retrouvée* »¹⁹.

Certains moquerons les révolutions « bisounours », celles qui sont pacifiques et ne changent rien. Et pourtant, la non-violence est parfois venue à bout de pouvoirs autoritaires, comme lors de la Révolution des œillets au Portugal en 1974, précisément parce que la fête comme moyen de contestation est d'autant plus difficile à juguler par le pouvoir en place que celui-ci se trouve dépourvu de la violence des manifestants comme justification à la violence d'Etat. Dans tous les cas, il importe peu que ces mouvements de résistance ne soient pas toujours parvenus à renverser la table du système dominant. Ils constituaient autant d'heureuses parenthèses qui ont offert à des individus l'occasion de tisser des liens et de prendre conscience de l'importance de leurs causes communes autant que de celle de les défendre ensemble. Et si la violence s'avère nécessaire pour lutter contre l'arbitraire et défendre notre dignité, alors la fête nous aura permis de nouer des liens et de jeter des ponts vers la société de l'après. Dans tous les cas, que cela soit au début d'un mouvement révolutionnaire, pendant celui-ci ou à la fin pour célébrer la victoire, la fête est là pour donner du sens, mobiliser, donner envie. Pour reprendre la formule célèbre de l'anarchiste russe Emma Goldman : « *si je ne peux pas danser, je ne veux pas prendre part à votre révolution* ».

¹⁹ Selon la formule d'Antoine Bernard et Souhayr Belhassen de la FIDH, cité par Maria Malagardis, *Libération*, 25 mars 2011.

Un levier pour une mobilisation générale ! La fête n'est pas seulement un bon moyen de résister, elle est aussi et surtout fédératrice. À ceux qui estiment que la forme festive n'est guère crédible d'un point de vue politique, elle a pour elle la force de la légitimité lorsqu'elle permet d'agrèger des populations tellement plus diverses et variées. Si nous sommes convaincus qu'il faut se battre et si nous voulons avoir une chance de vaincre, alors tout repli sur nous-mêmes serait mortifère pour nos luttes. Il faut s'accorder pour mener des luttes fédératrices et donc festives pour s'adjoindre toutes les énergies des mouvements populaires. Et quoi de mieux que ces moments conviviaux pour susciter l'envie d'agir ? Certains ironiseront sur le manque de sérieux qui caractérise le temps festif alors que la fête favorise les discussions parfois impromptues et néanmoins profondes sur le sens de la vie, sur ce que nous sommes en droit d'en attendre... sur l'essentiel donc ! Elle permet précisément d'aborder les sujets les plus sérieux sans rebuter tous ceux qui ont avant tout besoin de se marrer. Quoi que l'on pense de ce qu'est devenue *la fête de l'Huma*, nul ne peut nier que cet évènement a porté à la conscience politique des milliers de badauds, venus pour des concerts et finalement frappés par des idées.

Si l'on part d'individus isolés, rongés par l'envie, prostrés dans l'isolement social, comment imaginer que nous pourrions défendre nos intérêts collectifs. Nous continuerons à nous faire bouffer, morceaux par morceaux, en commençant par les plus faibles et en mettant la pression sur tous les autres. C'est précisément en raison de cette situation sociale que le capitalisme s'impose non comme idéologie mais comme mode d'organisation sociale par défaut : chacun pour soi. Gilles Deleuze résume cette idée en ces termes : « *le pouvoir exige des corps tristes. Le pouvoir a besoin de*

tristesse parce qu'il peut la dominer. La joie, par conséquent, est résistance, parce qu'elle n'abandonne pas. La joie en tant que puissance de vie, nous emmène dans des endroits où la tristesse ne nous mènerait jamais ».

La fête est le meilleur moyen de résistance car non seulement elle permet de lutter contre la tristesse du capitalisme mais aussi parce qu'elle incline à lutter contre nous-mêmes. Une lutte contre nos mauvais penchants, contre le démon de l'individualisme qui nous rattrape tous, aussi bien intentionnés que nous puissions l'être. Pour l'essentiel, ce combat se mène contre cette force d'inertie qui nous retient d'exercer les droits qui sont les nôtres et de faire concrètement l'expérience des libertés qui demeurent enfermées dans leur espace théorique. Car enfin, qu'est-ce qui nous retient d'aller vers les artistes plutôt que de sombrer dans les bras des GAFAM ? Qu'est-ce qui nous retient de retrouver nos voisins dans les espaces communs pour l'apéro plutôt que de rester chacun chez soi ? C'est lorsque nous osons briser nos routines, que nous sortons de notre zone de confort pour rencontrer des inconnus que nos intérêts collectifs progressent. Une société festive permettrait davantage d'interaction et donc de mise en lien, et donc de prise de conscience de nos intérêts communs.

Aujourd'hui, partout dans le monde, de nouvelles formes de fêtes s'inventent ou se réinventent, s'hybrident même parfois et sont autant de graines pour les mouvements révolutionnaires de demain. *Des zones de gratuité*²⁰ organisées dans les rues et qui sont bien plus que des brocantes où chacun amène ce qu'il a envie d'offrir, mais des moments de

²⁰ Bastamag, « Zone de gratuité ou comment les objets deviennent sans propriétaire fixe », 2 octobre 2012.

partage et de convivialité mettant tout le monde sur un pied d'égalité, aux antipodes de la charité qui sépare ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Issues d'une tradition ancestrale, des *goguettes*²¹ ont lieu un peu partout dans lesquelles les gens viennent chanter, sur des airs connus et en changeant les paroles, leurs humeurs et leurs convictions ; des moments où l'on s'écoute et où l'on débat sérieusement dans la bonne humeur. *Des disco-soupes* pullulent aussi en Europe sur les places publiques où des personnes cuisinent ensemble et partagent leurs plats (le plus souvent issu de produits récupérés), le tout pour défendre des causes diverses et variées en musique. Ces parenthèses - ou *zones d'autonomie temporaire*²² - démontrent qu'une autre réalité est possible ici et maintenant et qu'elle ne dépend que de nous. Et si ça ne dure qu'une après-midi ou une soirée, ça sera toujours ça de pris !

Il ne s'agit pas de donner du sens à la fête mais de lui rendre ses attributs essentiels ; parce que la fête est politique. Elle est le parfait moyen de mener un combat à l'échelle des peuples. Ici et là, rassemblons-nous, aux mêmes moments ou en différé, pour défendre ce qui nous est cher avec ceux qui nous sont chers. Tapons du pied au même moment pour dire que nous sommes ensemble et que nous croyons en la seule chose absolument incontestable : nous.

²¹ Eugène Imbert, *La goguette et les goguettiers*. Étude parisienne, Paris, imprimerie de P. Pierrot, 1873. Pour une référence plus contemporaine, voir le documentaire « Les goguettes, la tradition du bouffon du roi », réalisé par Marie-Laure Désideri et Christian Argentino.

²² Hakim Bey, *TAZ « zone autonome temporaire »*, 1997, éditions de L'éclat.

**L'INTERET
ET LES DOUTES
OU**

« FAUT-IL VRAIMENT CREER UN PARTI DE LA FETE ? »

L'intérêt est simple : il s'agit de réinventer des formes militantes pour donner envie et remobiliser le peuple. Alors que les gens, en général, se détournent de la politique, la fête apparaît comme un moyen pertinent d'offrir à chacun l'occasion de se mêler de ce qui le regarde. C'est parce qu'on a laissé la politique dans des salles de réunion, dans les bureaux et autres hémicycles que les bureaucrates, gestionnaires et apparatchiks de tous bords ont pris le pouvoir. S'il faut renouveler notre manière de faire de la politique, si l'on veut que ça ne soit pas toujours les mêmes qui assurent les fonctions de représentants, n'ayons pas peur de faire preuve de créativité. Pourquoi ne pas sortir la politique au grand air, nous réunir sur les places publiques de manière festive pour défendre nos idées en les mettant en œuvre ? Pourquoi ne pas rompre avec le schéma des partis politiques qui briguent nos suffrages pour mettre en œuvre leurs programmes en commençant par mettre en œuvre le nôtre sans même être élus ?

Après tout, la première forme d'action politique consiste à agir directement pour changer le monde qui nous entoure, à la manière de Cédric Herrou qui accueille des migrants en donnant tout son sens à l'idéal de fraternité²³. L'action citoyenne directe confère de la crédibilité à la deuxième forme possible d'action politique qui consiste à faire pression sur

²³ Cédric Herrou, *Change ton monde*, éditions Les liens qui libèrent, 2022.

les élus pour qu'ils prennent les bonnes décisions en manifestant, signant des pétitions etc... Alors pourquoi ne pas investir une troisième forme d'action politique, celle qui consiste à se faire élire pour prendre les décisions qui nous semblent justes. Pourquoi pas un parti ? Puisque nous avons des intérêts communs, pourquoi ne pas s'allier les uns avec les autres ? Pourquoi ne pas utiliser la tribune électorale comme occasion de faire la fête ?

Pourquoi pas ? Parce que toute entreprise politique est menacée par le risque d'une organisation qui conduit ses membres à perdre de vue l'idéal poursuivi. Tel est le danger encouru par toute structure qui cherche à conquérir le pouvoir et qui, dans ce but, établit des hiérarchies formelles ou informelles : le chef, les élus, les militants et tous les autres²⁴. Voilà d'où procède le doute. A cet égard, les partis politiques de gauche gagneraient, aujourd'hui plus que jamais, à se prémunir contre de telles dérives et les remèdes existent : privilégier l'action directe afin de concrétiser leur idéal dans la vie réelle, procéder au tirage au sort des candidats parmi l'ensemble des militants pour contenir la volonté de conquête du pouvoir et l'appétit qu'elle peut susciter, prévoir que nul ne peut être élu plus d'une fois afin que personne ne sacrifie le projet collectif sur l'autel de ses ambitions personnelles...

Quid d'un parti de la fête ? L'essentiel de l'idéal festif réside dans la conviction que le véritable pouvoir réside dans l'action, à l'échelle individuelle et micro collective, mais surtout dans la bienveillance et le désintéressement. Il en découle que l'action directe devrait toujours être absolument

²⁴ Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*, Climats, février 1950.

prédominante, que toute organisation centralisée serait à proscrire, qu'il ne pourrait donc y avoir ni statut, ni règles, ni hiérarchie, puisque nous sommes tous joyeusement égaux, libres et indépendants. Il n'y aurait pas de chef mais autant de leaders disséminés. La liberté totale des uns et des autres pourrait conduire à la création de micro-structures à l'échelle de quartiers, mieux encore à l'échelle de rue, voire d'immeuble. Pourvu que ça pullule ! Pourvu que l'on s'autogère un peu partout.

Le but d'un parti de la fête devrait donc être d'abord et avant tout de favoriser le développement horizontal du mouvement, de créer des îlots indépendants mais interconnectés et solidaires en suivant une stratégie d'archipélisation des luttes²⁵ pour reprendre les mots de Corinne Morel-Darleux : « *Ce dont nous avons besoin n'est pas de former un continent, mais d'archipéliser les îlots de résistance* ». La fête pourrait être une belle stratégie de visibilité de tous les îlots éparpillés qui forment aujourd'hui cet archipel de la résistance, leur dénominateur commun, capable de les illuminer d'un *commun mouvement festif* ; comme une guirlande qui révélerait son potentiel de lumière alternative. Si nous agissons à notre échelle, nous finirons par nous interconnecter les uns aux autres de manière aléatoire et chaotique – magnifiquement ! Partout où nous défendons nos droits, partout où nous défendons les gens, partout où nous défendons des causes, organisons au même moment des fêtes pour célébrer ces idéaux et l'engagement que nous partageons à les défendre, coalisons nos énergies pour faire briller l'utopie que nous portons tous chacun à notre manière :

²⁵ « Archipéliser nos résistances », *Terrestre* (Revue). <https://www.terrestres.org/2019/06/07/archipeliser-nos-resistances/>

une certaine conception de l'humain et de la civilisation. Ce n'est pas le pouvoir politique qu'il faut conquérir, mais celui de changer la réalité en faisant irruption dans les vies de tous les jours pour en changer le cours.

Résumons-nous : il n'y aurait ni chef, ni règles, ni statuts, nous n'aurions que nos actions festives comme étendard ... s'il devait exister un parti de la fête, voilà à quoi il pourrait ressembler !

**PROPOSITIONS CONCRETES
A METTRE EN ŒUVRE ET A DEFENDRE
OU**

« LE PROGRAMME POTENTIEL DU PARTI DE LA FETE »

Proposition n°1 : Unissons-nous !

Parce que la révolution sera festive ou ne sera pas. Parce que cette révolution trouve ses racines dans les pays du monde entier, *fêtard.e.s de tous les pays unissons-nous !* Autant qu'il est possible, rassemblons-nous, rencontrons-nous, discutons de nos prochaines fêtes et des causes qu'elles porteront, mettons-nous en lien pour organiser les suivantes, formons des réseaux, synchronisons-nous pour célébrer ensemble où que l'on soit sur la planète. Russes et ukrainien.e.s, indien.n.e.s et pakistanais.e.s, japonais.e.s, chinois.e.s. ou américain.e.s, formons une *Internationale festive !* Partons à la conquête de l'espace public, de nos rues, des places publiques. Saisissons chaque occasion, coalisons-nous, interconnectons-nous, fusionnons nos fêtes et donnons-leur le sens qu'elles méritent. Revendiquons ensemble et joyeusement, en dansant, en chantant et en trinquant !

Proposition n°2 : Pour le doublement des jours fériés

Parce que nous travaillons trop et parce que nous n'aurons jamais trop de prétextes pour nous rassembler, imaginons de nouvelles fêtes à célébrer en doublant les jours fériés : en commençant par le 21 juin et la fête de la musique et sans oublier la fête des voisins.e.s qui restera théorique tant que la collectivité ne lui laissera pas une véritable chance d'exister.

Proposition n°3 Pour une fête nationale de la gratuité

Parce que nous manquons d'occasion de célébrer collectivement ce qui est le plus essentiel dans nos vies : l'amour, l'amitié, le partage, l'air et les sourires... toutes ces choses qui n'ont pas de prix.

Proposition n°4 Pour une encyclopédie collaborative autour de l'art de la fête

Parce que la fête gagnerait à être élevée au rang d'art, il nous faut partager nos savoirs, savoir-faire, astuces et bonnes recettes. Un Wikifestif ! Cette encyclopédie pourrait ainsi regrouper des connaissances diverses et variées nous permettant de renouveler autant que possible nos pratiques festives.

Proposition n°5 : Pour la semaine de 3,5 jours

Parce qu'il devrait par principe nous être garanti de ne pas travailler plus que la moitié des jours de la semaine.

Proposition n°6 Pour un droit à la retraite par anticipation

Parce que trop de travailleurs et de travailleuses sont mort.e.s avant d'atteindre le droit à la retraite, il apparaît juste de créer la possibilité de prendre des années de retraite par anticipation à raison d'une année tous les 10 ans de cotisation.

Proposition n°7 Pour un revenu de base inconditionnel

Parce qu'il faut soustraire chaque personne à la précarité, il faut que soit garanti un revenu de base permettant de garantir les droits à un logement digne et à une alimentation de qualité.

Proposition n°8 Pour un droit de l'intermittence vraiment protecteur

Parce que les artistes ont besoin de temps pour créer avant de nous émerveiller, la collectivité doit leur assurer une tranquillité matérielle durant ces phases de création. Ce droit devrait protéger également les artistes plasticiens/plasticiennes et les auteurs/autrices.

Proposition n°9 Pour un congé spécial de création artistique

Parce que nous avons le rêve d'écrire un roman, de composer un album, de peindre etc... chacun.e devrait disposer du droit de faire une pause professionnelle pour le réaliser.

Proposition n°10 Pour une éducation populaire artistique

Parce que notre système éducatif est trop centré autour de l'idée de faire de nous de futurs travailleurs et travailleuses, il est urgent de faire émerger une éducation à la musique, à l'écriture, au théâtre qui soit accessible à tous.

Proposition n°11 Pour le droit de faire la fête chez soi sans risquer de s'exposer à une sanction pour tapage nocturne

Parce qu'aujourd'hui, le droit est toujours du côté des frustrés que le bruit de la fête dérange sans jamais que le droit de faire la fête ne vienne protéger ceux qui l'exercent légitimement.

Proposition n°12 Pour le droit à un concert au moins une fois par semaine

Parce qu'il faut lutter contre les déserts culturels et pour offrir à chacun.e l'occasion de chanter et de danser, dans chaque village, dans chaque quartier, au moins une fois par semaine.

Proposition n°13 Pour la création de lieux publics destinés à accueillir gratuitement tous ceux qui veulent faire la fête ensemble

Parce que les espaces manquent pour s'amuser, désignons dans chaque village, chaque quartier une place des fêtes et investissons-là !

Mille mercis...

A toutes les personnes que j'ai rencontrées sur les chemins de la fête et qui ont inspiré ce livre.

Aux amis qui ont nourri ce projet au fil de nos discussions improvisées et passionnées, bien souvent les dimanches de marché à Montreuil.

A Frédéric Amiel qui a eu l'idée de créer une maison d'édition pour concrétiser ce projet et tous ceux à venir.

A Gaëlle Menut et Thomas Dumortier qui ont accepté d'endosser les responsabilités de co-président.e.s des éditions Hic et Nunc.

A Sophie pour la correction des dernières coquilles.

A Mano, Christophe et Jean-Bernard qui sont venus compléter le collectif avec leurs talents respectifs.

A ma Bulle évidemment, qui me donne chaque jour le cœur à la fête.



Imprimé à Paris par Presse Pluriel

Dépôt légal : second trimestre 2022